



Samar Seraqui  
de Buttafoco

# Vivre sans bruit

ROMAN

Tarbikha



CHARLESTON

# Samar Seraqui de Buttafoco

## Vivre sans bruit

« Quel mot ? Quel récit ? Quelle poésie pourrait boucher ce trou dans ma tête ? Mon cahier de vocabulaire s'est vidé, et cela bien avant l'explosion. Je continuerai à faire l'économie des mots. Je choisirai uniquement de vivre, je sais si bien le faire. Je souris, je mange, je danse, je dors et je pleure. Dans cet ordre, comme je l'ai appris, j'organiserai mon existence. »

Entre Beyrouth, le Sud-Liban, la Palestine, la Côte-d'Ivoire et Paris, Samar Seraqui de Buttafoco entrelace la petite et la grande histoire, l'intime et le collectif. Elle explore ce qui se passe quand on sort de sa condition et restitue la vie sans bruit des femmes – celle de sa mère, la sienne.

**Dans une langue maîtrisée, puissante et sans pathos, son premier roman est une invitation à cheminer vers notre propre liberté.**

ISBN : 978-2-36812-805-3

17 € Prix TTC France



Rayon : Littérature française  
Design : © Constance Clavel  
Peinture : © Malù dalla Piccola



  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Samar Seraqui de Buttafoco

# VIVRE SANS BRUIT

*Roman*



© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-805-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*À Julien*



**U**ne femme enceinte plonge dans la benne  
à ordures.

— Arrête-toi !

— Ça roule, je ne peux pas.

— Fais demi-tour.

Elle n'est plus là.

Elle cherchait à manger, on ne voyait plus sa tête, j'ai vu son ventre.

Je suis à Beyrouth. Ici, je ne marche pas, je me fais conduire.

Il n'y a quasiment pas de trottoirs à Beyrouth.

Est-ce parce que les Libanais ne marchent pas qu'il n'y a pas de trottoirs, ou parce que, sur les rares trottoirs existants, ils doivent négocier leur marche avec les poubelles, les voitures stationnées,

les trous, les travaux, les cageots de fruits et de légumes, pour se retrouver au bord d'un trottoir inachevé ?

On avance comme on peut à Beyrouth. C'est « une ville en chantier » que je découvre et visite chaque été depuis ma naissance. Partout, il y a d'anciennes traces de la guerre, j'ai grandi avec des cicatrices que je ne connais pas. Et pourtant, cette douleur m'est intime. J'ai été élevée avec le malheur des autres. Chaque maison fait son propre inventaire. Ils vivent en famille, en clan et en communauté religieuse. Ils se définissent dans cet ensemble-là, tel quel. Il n'y a pas de mémoire nationale. Les Libanais n'ont pas réussi à écrire un passé commun. À l'école publique, les livres d'Histoire évoquent Clovis, roi de France, la position du Liban durant les guerres mondiales, l'indépendance du pays le 22 novembre 1943. On s'arrêtera là. L'enseignement privé propose une Histoire surmesure, elle ira dans le sens de la communauté. Les jeunes Libanais grandissent sans éducation nationale.

Je ne connais pas Beyrouth et pourtant je ne l'aime pas. Tout brille de l'extérieur et pourrit de l'intérieur. Chaque personne qu'on me présente vient d'une « bonne » famille. Raya est une fille

rayonnante. Mariée à son premier amoureux, elle est mère de deux enfants et entrepreneure dans l'art de la table. Elle aime recevoir et le fait chaleureusement. Elle me guide dans l'appartement entièrement réaménagé par son architecte au dernier étage. La lumière de Beyrouth blanchit tout. Les salons sont habités par le soleil. Son mobilier est contemporain et italien. Dans chaque angle, des luminaires des années 1950 et 1970. Elle est très attachée à son store de Fornasetti. À côté, un miroir au mercure chiné aux puces de Saint-Ouen, un cabinet de curiosités et un bar en bambou. Elle a un goût certain pour les nouvelles associations. Une piscine face à la Méditerranée. Je ne vais pas nager, on prend l'ascenseur. Elle me montre sa chambre, elle l'appelle la suite parentale. Les chambres de ses enfants, leur salle de jeux et une salle d'études. La chambre des « invités-amis ». Enfin une salle de méditation, vide. Je reconnais l'odeur de la sauge. Un excès de sensations m'envahit. Il y a un pot par terre. Minimaliste. On reprend l'ascenseur. Raya a sa cour. Une hôtesse remarquable, assistée de trois « bonnes » à tout faire. Il n'y avait pas de place pour une chambre de bonne me dit-elle. J'imagine une chambre, rigoureusement petite, pas plus large qu'un lit et sans fenêtre. La faute à l'architecte.

Une réalité brutale. Raya ne s'encombre pas. Elle se tient bien à table. Elle ne parle pas la bouche pleine. Elle ne mange pas. Elle fait également attention à ce qu'il y ait toujours du vin dans les verres. Enfin, elle délivre ses règles de savoir-vivre, elle préconise l'harmonie et la mesure. Ses conseils, elle les partage généreusement avec les épouses de ses amants. Elle érige cet appartement en garçonnière. Elle vit sa vie.

Depuis que je n'ai plus de parents à qui demander l'autorisation de partir ou de venir, mes voyages sont courts. J'arrive légère, je quitte chargée. Il me reste des images.

Les valises au départ de Beyrouth sont toujours pleines. Comme si, dans ces pays du reste du monde où nous avons émigré, il n'y avait pas, dans chaque quartier, un restaurant libanais. Ils sont partout. Cette année-là, je n'irai pas à la mer. La baignade est dangereuse. Les bouches d'égout rejettent les eaux sales dans la Méditerranée sans aucun traitement. Je passerai mes vacances à la montagne. Je vois peu de gens. L'air est presque pur. La crise des ordures est nationale. Les « ordures sont politiques », difficile de s'en débarrasser. Je photographie la pile des

sacs-poubelle et autres déchets ménagers en vrac. Tout s'accumule en face du chalet. Je ne partage pas la photo. Je suis une Libanaise de l'étranger. Je ne saurais que dire. Je vais bien me conduire. Depuis des décennies, ils votent pour ces ordures. Je suis en zone de turbulences émotionnelles. Je me bouche le nez. Je serai radicale. Je limiterai mes ordures. Pour bien respirer, je dois me dépasser. Aller plus haut. Là où le pied humain n'écrase pas une bouteille en plastique sur l'herbe verte. L'été est chaud et sec en montagne, la chaleur supportable. Seule dans la nature, je n'ai pas peur. Je suis enthousiaste. Des bâtons de marche aux mains. Un gilet de montagne jaune fluo. Un chapeau sur la tête. Le sac à dos avec sa poche à eau. Aux pieds, des chaussures qui résistent à tout. La première fois, je marche six heures d'affilée en dénivelé pour atteindre le mont Sannine à 2 628 mètres d'altitude. Je suis une fille du Sud. Je ne connais pas la montagne. Je me suis préparée en faisant des petites balades digestives pas très engageantes. En montée raide, ma tête tourne. Je respire mal. Je m'arrête. Je bois. Je reprends la marche. À mon rythme, j'atteins le sommet. Une fois là-haut, je me roule dans la neige en plein été. Je m'assois par terre. Je sors le chocolat de mon sac. Je le mange très

lentement. Le Liban est sous mes pieds. Au-dessus de la mer se dresse brutalement la montagne. Le relief est accidenté. Je ne sais pas quoi en faire. Le silence de la montagne mérite un pluriel. Je redescends. Je croise des chèvres. Le troupeau cherche à manger. La saison est sèche. Le paysage rude et répulsif. Les pentes sont raides. L'essentiel de l'été est sauvage et paisible.

Une autre montagne du mont Liban, son point culminant Qurnat as Sawda'. À ses pieds se dresse une forêt de cèdres. Petite, je l'ai traversée avec mes parents. Nous avons fait le trajet en voiture. Mon père fait le guide. Il tend le doigt. Qurnat as Sawda', « cornette des Martyrs » en mémoire des victimes maronites de la grande famine au mont Liban sous l'Empire ottoman durant la Première Guerre mondiale. Factuel. Je suis son doigt. J'ai le vertige. Cette fois, je gravis le mont Makmel. 3 088 mètres d'altitude. Le point culminant du pays. J'ai pris un drapeau du Liban avec moi. Je voulais le piquer là-haut. Je ne le fais pas. Je m'allonge. J'enlève mes chaussures et mes chaussettes. J'étends mes jambes. J'écarte les jambes, les bras aussi. Je respire. Je suis prête à accueillir le bruit qui détruit Beyrouth.

À Beyrouth, tout le monde a un avis sur tout. Je ne trouve pas mes mots, je n'ai rien à dire. Je les écoute intellectualiser les choses de la vie. Je masque mes colères, je veux partir, je ne veux surtout pas qu'ils aient un avis sur ce que je pourrais dire comme bêtises. J'ai envie de marcher et me perdre seule dans la ville. J'ai envie d'une nuit rouge dans le quartier de Hamra. Je veux avoir mal aux yeux en regardant les néons. Je veux m'arrêter manger des frites là où mon père le faisait. Je veux m'installer dans un café au décorum réduit au minimum. Ces cafés d'hommes où les femmes sont de moins en moins rares. Je veux rentrer dans une boutique de lingerie, aller dans la cabine et enfiler cet ensemble rouge. Sortir, essayer un voile dans la boutique voisine, dire merci. Marcher et m'arrêter devant une vitrine de contrefaçons. Je veux l'agitation de l'être de chair méditerranéenne. Je reste là, assise avec eux. Je les regarde boire, rire et chanter. Je les envie. J'envie cette légèreté sur canapé. Pour moi, tout est pesant, les enfants crient. On m'explique qu'ils jouent. On ne sortira pas de table. Trois heures après, elle est encore parfumée, acidulée et colorée. On dirait qu'elle vient d'être dressée. Le va-et-vient des plats ne s'arrête pas. J'ai le sentiment que les bottes de persil tendrement

hachées du taboulé vont prendre la parole sans demander l'autorisation. Ça parle fort, je souris. Je reste à ma place, les jambes décroisées dans ma robe en soie noire. Je bois de l'eau, les bouteilles de vin se vident.

— Tu ne vas quand même pas passer ton mois d'août à Paris. C'est triste. Reste ici. On ira à la montagne. Tu as déjà été aux Cèdres ? On organisera un week-end dans le Sud.

— Je dois rentrer, ici tout va finir par exploser.

Je le dis. Je le fais. Je change mon billet. Je fuis Beyrouth. J'atterris à Paris. Le lendemain, je me réveille dans mon lit. Je souris. Je m'étire. C'est la canicule. Ce lendemain, Beyrouth explose.

Au moment où je vois l'explosion, il est sept heures vingt et des poussières. Je me décompose. Ils et elles sont où ? Lama, Linda, Rabih, Nicolas, Mona, Mariam, Hussein, Marie. Là-bas, le téléphone ne passe pas. Ici, mon téléphone sonne. Il n'arrête pas. Je n'ai pas eu le temps de dire que je rentrais à Paris. Je rassure, je suis là. Je suis là et on me pose des questions comme si j'étais là-bas. Je suis là et je ne sais pas où ils sont. Je ne sais pas ce que je fais là. J'aimerais être là-bas. J'aurais voulu que mon corps explose comme une mouche ordinaire. J'aurais voulu que tout s'arrête et pourtant

je ne lâche pas mon téléphone. Je continue à appeler le Liban. « Samar, je suis en vie. Ma maison est détruite. » Ce n'est pas rien que de perdre sa maison. Avant l'explosion, la vie à Beyrouth n'était pas désirable. L'air était pollué, aujourd'hui l'air y est toxique. Le seul endroit où chacun pouvait respirer était la maison. Je n'arrive pas à écrire. Je mets ma douleur en silence. J'arrête de regarder les images qui défilent sur mon fil Instagram. Beyrouth est soufflé. Il faut répondre à l'urgence. Ma notoriété virtuelle servira à lever de l'argent. L'argent, ça compte. On ne vit pas sans toit. Même au soleil, on ne vit pas sans toit.

Dans le port de Beyrouth, 2 750 tonnes de nitrate d'ammonium entreposées « sans précaution » sont à l'origine de l'explosion.

« Accepteriez-vous de rédiger un texte ou quelques mots racontant votre attachement au Liban, en quoi cette ville et ce pays vous touchent ? En un mot, un texte qui saisisrait l'âme de Beyrouth. Merci de me confirmer d'ici quelques jours votre accord éventuel pour ce projet. Les textes seraient ensuite attendus d'ici au 20 septembre... Je serais très honorée que vous puissiez figurer dans ce recueil qui sera publié dans une grande maison d'édition. D'avance, je vous adresse mes plus sincères

remerciements car je sais que vous faites déjà beaucoup de votre côté pour le Liban. N'hésitez pas à me contacter si vous avez des questions. » J'écrirai « Beyrouth, c'est Beyrouth », sans pouvoir ajouter un mot de plus et sans jamais rien envoyer à la grande maison d'édition. Je ne verrai pas mon nom au côté de Maalouf, Ono-Dit-Biot, Khoury-Ghata, Pancol, Jardin, Weber, Mazloum, Fontanel et Lapidus. Je ne dirai rien.

L'illisible. Quel mot ? Quel récit ? Quelle poésie pourrait boucher ce trou dans ma tête ? Mon cahier de vocabulaire s'est vidé, et cela bien avant l'explosion. Je continuerai à faire l'économie des mots. Je choisirai uniquement de vivre, je sais si bien le faire. Je souris, je mange, je danse, je dors et je pleure. Dans cet ordre, comme je l'ai appris, j'organiserai mon existence. Je m'efforcerai avec beaucoup de joie de la remplir par ce qui fait qu'on tient, le quotidien.

C hacun sa mort et ses morts.  
Personne ne meurt après personne. J'ai retenu cette phrase de ma maman. Elle ne la disait pas souvent, je l'ai entendue, elle m'a marquée. Comme moi, elle avait perdu sa mère jeune. J'avais un an. Je ne me souviens pas du bruit et de l'odeur de cette mort. Ma maman a sûrement porté ses habits noirs et pris l'avion pour Beyrouth. La mort ouvre les yeux des vivants. Le deuil, c'est le travail de toute une vie. J'ai vu ma maman se cacher pour pleurer. Dans son armoire, était posé un portrait de sa mère. Elle ne l'exposait pas.

La « Happy Family », elle nous appelait comme cela, quand les choses de la vie ne se passaient pas bien. Son humour était léger. Je revois ce film

dans le train. Elle met ses lunettes, enfle des gants, ouvre la pipette, s'applique à compter les gouttes et à respecter le dosage au millimètre près du traitement de la maladie génétique de mon petit frère. Le train s'est mis à trembler, quelques gouttes se sont ajoutées. Elle dit : « S'il meurt, ne dites surtout pas que c'est ma faute. C'est le train qui a secoué ma main. » Ce film, on l'a vu de son vivant. Plusieurs fois. Il était enregistré sur une cassette. Toujours de son vivant, nous l'avons transféré sur un CD.

Nous étions heureux. Je sais que mes parents étaient pauvres quand ils se sont connus. L'argent est venu avec chaque enfant. Mes frères et moi sommes nés en Côte-d'Ivoire. Au départ de notre existence, nous habitions une maison avec deux chambres à coucher, un salon et un jardin. J'étais celle qui grimpait au manguier. Mon grand frère jouait aux petites voitures et ma maman dressait la table dans le jardin. Trente ans sont passés. J'ai retrouvé cette maison. J'ai sonné. Personne n'est venu. J'ai frappé à la porte des voisins. Un vieil homme en marcel a ouvert. Je lui ai dit que je pensais avoir grandi dans la maison d'à côté. Il m'a demandé mon nom. J'ai donné mon nom de jeune fille. Il m'a prise dans ses bras. Il a appelé sa femme. Ils sont sortis et m'ont montré le portail

de notre maison. La femme m'a caressé la tête. Elle a dit à son mari « C'est la même ! on dirait sa mère ». Quand elle m'a mise au monde, je n'étais pas là. Ils étaient là. Avec un plaisir triste, ils se sont replongés au temps où elle était là. Sans phrases convenues, ils m'ont raconté la jeune femme qu'était ma maman. Ils m'ont fait ce cadeau-là. Nous étions dans la rue, la nouvelle locataire de la maison est arrivée. Ils ont parlé à ma place. La femme a ouvert grand la porte. Elle était voilée. Elle a fait une prière pour ma maman et m'a servi une eau de coco délicieuse dans le jardin. Je suis choquée par la taille du jardin. Il est minuscule. Un carré, et au milieu, le manguier était toujours là. Dans ma peau de toute petite, je jouais dans un grand labyrinthe végétal. J'ai écouté la mère de famille. Elle m'a parlé de ses filles, elles font leurs études à Paris. Elle m'a proposé de dormir dans leur chambre, ma chambre. Je l'ai remerciée. Je lui ai laissé mon numéro de téléphone. Comme ses filles, je vis sans famille à Paris, qu'elles n'hésitent pas à m'appeler. J'ai insisté. Elle m'a émue à hauteur d'enfant.

Mes parents se disaient responsables, refusant de prendre le même vol quand nous étions petits. Et pourtant, j'ai le souvenir de mon père allant fumer au fond de la cabine et de ma maman assise près de moi. On ne fait pas toujours ce que l'on dit. Ils ont fait de leur mieux. Ma maman nous mettait nos plus jolis habits pour prendre l'avion, des habits neufs. Nous n'étions pas assortis. Elle voyageait en pantalon et chemisier. J'avais souvent une robe blanche, rose, bleue, ou marinière à col Claudine avec des manches ballons. Mon grand frère en costume comme mon père. Cette sape s'organisait dans les toilettes de l'avion. Ma maman nous habillait avant d'atterrir à l'aéroport de Beyrouth. Elle occupait l'espace. Elle repoussait l'angoisse. Elle avait peur qu'on ait peur.

On débarque. Un ciel bleu et le soleil brille. Il tape fort. Il n'est ni doux ni amical. Il continuera à chauffer l'atmosphère. À l'aéroport, je ne ressentais aucune émotion joyeuse. J'avais peur. Il fallait bien se tenir, ne pas faire d'éclats. Il y avait beaucoup de bruit. Les agents crient et les gens avancent. Il n'y a pas de ligne, pas de file, pas de queue. Il n'y a rien qui ressemble à ce que ma maman me demande de faire : marcher droit. Je dois avoir huit ans. Cette scène, je la vivais tous

les ans. Cette foule n'avait rien d'une abstraction. Certains levaient le bras et exprimaient ainsi leur privilège. Ceux-là sont prioritaires sur les gens ordinaires. Très vite, ils sont extraits de la foule en créant une diagonale, c'est-à-dire une nouvelle ligne de passage. Des lignes de passage additionnelles, il y en avait beaucoup. Il y avait aussi beaucoup d'enfants. Dans ma tête, ils n'étaient pas comme moi. Ils ne voyaient pas tout ce que je voyais. Ils pleuraient, ils criaient, ils jouaient. Je ne comprenais pas. Ils ne savaient pas se tenir. Ils n'avaient pas reçu la bonne éducation de ma maman. D'autres dames se faisaient face, et détaillaient là un compte rendu du voyage, elles n'attendaient pas que la foule avance, elles vivaient le moment présent. Ces gens me contraignaient à ne pas marcher droit. Ma maman parlait peu, elle soupirait, veillait à réajuster le col de ma robe et à faire de mon grand frère un petit monsieur élégant. Nous n'appartenions pas au bas peuple. Avec nos documents de réfugiés palestiniens, nous étions en dessous. À l'aéroport, un accueil des moins sympathique nous était réservé. Je ne cachais pas d'armes sous ma jolie robe, rien dans mes oreilles, mes mains étaient vides, les poches de mon grand frère, vides, sa bouche aussi. Les agents

ne se cachaiet pas pour nous fouiller, personne ne réagissait. Surtout pas mon père. Son silence le protégeait et nous avec. Ma maman avance, son passeport libanais à la main. « Quelle honte d'avoir épousé un Palestinien. » Elle s'était endurcie, ne disait rien et esquivait le crachat qui suivait la parole. Aujourd'hui je sais qu'on ne touche pas un enfant et qu'on ne crache pas sur les gens.

Quand mon grand frère et moi avons été en âge de prendre conscience de la condition humaine, c'est-à-dire vers douze ans, mes parents étaient socialement plus à l'aise. Ils sont devenus riches. La question de l'argent ne se posait pas. Sur les photos de famille, il n'y avait pas d'absent, nous étions ensemble. Mon père me prenait sur ses genoux. Mon grand frère dans les bras de maman. Ses tenues d'été étaient jolies. Elle portait des ensembles monochromes en éponge. Un short et un tee-shirt. Elle osait la couleur : orange, rose, jaune. Elle raccourcissait ses jupes. On sourit tous. Les grosses joues de mon frère, mes yeux se ferment, la moustache de mon père et les jolies dents de ma maman. C'était la joie de vivre.

Mes parents n'avaient pas encore construit une maison au Liban. Mes premières vacances d'été, je les passerai entre la famille de mon père

et la famille de ma maman. La grande famille. Les devoirs d'été de mes parents pouvaient ainsi démarrer. Ils venaient là pour décompresser, aussi pour se remettre à niveau et réviser les leçons. Mes parents nous parlaient en arabe, nous répondions en français. C'est ainsi que nous communiquions. En arabe, tu ne dis pas bonne nuit, tu souhaites de te réveiller avec de bonnes nouvelles. Chacun entendait ce qu'il voulait et comprenait ce qu'il pouvait. Ma maman ne causait pas un mot de français à son arrivée à Abidjan. Elle avait dix-huit ans quand elle a épousé mon père. Vingt et un ans quand je suis née. Elle a appris le français avec les femmes de Libanais arrivées avant elle. Elle les côtoyait. Elle n'était pas très bavarde en français. Elle n'était pas bavarde tout court. Elle s'appliquait à être une bonne épouse. Elle a appris à cuisiner avec sa voisine. Elle n'aimait pas l'odeur des œufs. Le lait lui donnait la nausée. Elle avait peur de la viande crue. Elle ne changera pas. Ils vivaient dans le quartier de Marcory appelé « le petit Beyrouth ». Personne ne venait de Beyrouth. Les résidents étaient tous des migrants du Sud-Liban. Ils étaient de confession chiïte et vivaient entre eux. La vie s'organisait en communauté. Enfants de simples paysans, analphabètes et chômeurs, ils fuyaient la

misère. Notre voisine de palier nous aurait donné le sein, ma maman n'avait pas de lait. Je pense qu'elle s'est organisée pour ne pas avoir de lait. Elle a réussi à faire ce qu'elle voulait. Ma maman fait partie de ces femmes qui ont vécu sans bruit, mais le vivaient bien. Je n'ai pas le souvenir d'une maman vocalement féministe. À quoi pensait-elle ? Elle ne revendiquait rien. Elle était croyante. Je ne l'ai jamais entendue parler de religion. Une femme est venue me voir à son enterrement. « Ta maman a sauvé mon honneur. » C'est en ces termes qu'elle a raconté son histoire. Dans une société où le corps des femmes est l'honneur des hommes, son hymen faisait défaut. Elle est venue voir ma maman. Elle devait se marier. Elle lui a demandé de l'aide. Réparer ou s'y opposer ? Ma maman ne l'a pas jugée. Elle s'est contentée du geste qui sauve une vie.

La vertu de ma maman résidait dans son désir de rester anonyme. Elle était une personne ordinaire. De l'égalité des sexes, elle ne disait rien. Je l'ai vue vivre sa vie comme elle le souhaitait. Elle a appris à fumer. C'était à la mode. Elle est si belle avec sa cigarette à la main. On n'était jamais très loin. Les photos le montrent. Cette même voisine de palier et d'autres Libanaises lui ont conseillé de

mettre un fard à paupières violet, le look standard des années 1980. Un samedi soir, elle a mis de la couleur sur ses yeux. Mon père et elle ont eu un fou rire en rentrant. Il n'osait pas lui dire qu'il n'aimait pas. Elle était soulagée. Elle n'aurait pas à faire cet effort. Ma maman n'aimait pas couvrir sa peau et ne savait pas se maquiller. Elle avait un seul tube de rouge à lèvres. Il était rouge, elle l'appliquait d'un seul trait et pinçait les lèvres. Elle faisait deux petits points sur les pommettes, elle frottait. Enfin, elle pointait l'arête de son nez.

Je la regardais vivre le soir avant que mon père rentre du travail. Elle avait un tiroir de lingerie. Les couleurs étaient poudrées. Du rose, du beige et ce n'était pas fade. Petite, j'avais vu des cassettes de films porno bien rangées dans l'armoire de ma maman. C'était le monde des grands. Mon grand frère et moi dînions avant l'arrivée de notre père. Il rentrait à 19 heures. Nous étions lavés et bien propres dans nos pyjamas. Avec notre maman, on l'accueillait en chanson. Nous étions prêts à aller au lit. Mes parents se retrouvaient. Ils étaient très amoureux. Il était son homme. Elle était sa femme.

Mon père n'avait pas pour ambition de devenir riche. Loin de ses compagnons de révolution, il

s'accommodait de nouveaux amis. Dans l'absolu, il ne pensera jamais comme eux, il essayait seulement de faire comme les autres. Trouver de quoi travailler tous les jours de la semaine et nous apporter de la joie le samedi et le dimanche. Avant nous, c'était un humaniste, il réclamait la justice. Il était engagé. Nous sommes arrivés, il a appris à commercer. Il voulait nous sécuriser. Il a commencé par pousser un chariot dans les rues d'Abidjan pour devenir le plus grand distributeur de boissons en Côte-d'Ivoire. Le capitaliste est cependant resté loyal. On se souviendra de lui comme du patron qui a demandé à ses employés de créer un syndicat. Avec mon grand frère, on a imaginé la scène.

« Ouattara, appelle tout le monde. Réunion dans le garage. » Ouattara était son bras droit, on a grandi avec lui.

« Mes frères, mes sœurs. Il faut créer un syndicat. Il faut vous réunir. Discuter de ce qui ne va pas au travail. Pensez à vos droits. Il faut tout écrire. Toujours écrire. Vous écrivez et vous donnez au patron. Vous pouvez aussi donner le papier à Ouattara. »

J'ai insisté sur le « Il faut tout écrire ». Mon père et moi avons de vraies conversations. À chacun de mes arguments il me disait « c'est écrit où ? »,

comme si les choses existaient uniquement lorsqu'elles étaient écrites.

Voilà comment, dans nos têtes de grands sans parents, mon frère et moi avons imaginé notre père expliquant à ses employés la nécessité de créer un syndicat. C'était le jour de la liquidation de la société. Après la mort de ma maman, mon père n'était plus apte. Son frère cadet est venu l'épauler. Mon père est mort, notre plus jeune oncle a été nommé directeur général. Il a ruiné la société. Il était médiocre en affaires. Il était raciste. Les Noirs étaient une race inférieure à la sienne. L'équipe rapprochée de mon père était noire. Mon oncle les a délogés de son étage de directeur général. Il les a installés près du garage qui abritait les camions de distribution de boissons. En mémoire du patron engagé, qui a souscrit pour chacun une assurance-maladie et une assurance-vie dans un pays où le sida tuait, les employés se sont réunis une dernière fois et ont décidé de travailler six mois sans être payés. Mon frère et moi avons pleuré. Ils voulaient sauver le travail que mon père avait créé trente ans plus tôt.